



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 175, édition été 2016

SOMMAIRE

- 01 Edito
- 02 Entretien avec Laurence Campa et Philippe Pigeard
- 08 Jacques Vaché - Portrait
- 10 Lettres et extraits choisis - Ecrivains en guerre
- 12 Judith Schlanger - trop dire ou trop peu
- 14 Dernières parutions
- 16 Agenda été 2016

Écrivains en guerre Exposition du 28 juin au 16 novembre 2016

Éditorial

Nathalie Jungerman

« Pas de pardon. Courage. Des galeries, on tire, grenades à main dedans. Hurllements. Par-dessus le remblai. En attrape un au collet. Haut les mains ! Par bonds, derrière le rouleau de feu. Estafette une balle dans la tête. Assaut au nid de mitrailleuses. Homme derrière moi tombe. » Ernst Jünger, *Journaux de guerre, tome 1 : 1914-1918*, Gallimard, coll. La Pléiade, 2008.

Ernst Jünger a combattu en première ligne dans la bataille de la Somme (1er juillet - 18 novembre 1916). Entre les notes qu'il consignait dans ses carnets sur le vif et les livres écrits à partir de ces pages, « il y a toute la distance qui sépare l'action de la littérature ». En 1992, l'écrivain allemand, alors âgé de 97 ans, revenait sur les lieux participer à l'inauguration de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, un musée qui propose une histoire culturelle comparée (Allemagne, Grande-Bretagne, France) du premier conflit mondial. Du 28 juin au 16 novembre 2016, l'Historial présente, avec le soutien de la Fondation La Poste, une exposition *Écrivains en guerre. 14-18. « Nous sommes des machines à oublier »*, conçue et réalisée par Laurence Campa, universitaire, spécialiste de poésie et littérature française du XX^e siècle, et par Philippe Pigeard, poète, compositeur et performer dont les récentes créations portent sur la « poésie la guerre ». Les deux commissaires ont choisi, à l'image de l'Historial, de traiter des trois principaux belligérants en sélectionnant des écrivains français, britanniques, et allemands présents sur le front de la Somme (Vaché, Cendrars, Sassoon, Tolkien, Stramm, Jünger, pour ne citer qu'eux). L'exposition propose une approche plus littéraire qu'historique. Elle se divise en huit sections dont les quatre premières s'intitulent « Vivre », « Choisir », « Survivre », « Combattre ». Le parcours simule une tranchée dans laquelle sont exposés lettres et manuscrits, éditions rares, photographies, eaux-fortes (d'Otto Dix), encre (d'André Masson) et objets, tout un ensemble de documents qui tissent l'histoire singulière de chaque personnage. Sur un mur, derrière les parois, sont projetées des images vidéo en noir et blanc, contrastées, parfois presque abstraites, où l'on distingue des combattants, des explosions, la plaine à perte de vue. Des éléments sonores, des bruits de déflagration, une vibration, un tremblement de l'air enveloppent le visiteur. Celui-ci a la possibilité de lire, entendre, regarder ou encore, écouter la lecture d'un texte. L'exposition ainsi conçue permet une immersion dans « l'univers mental et créatif » de ces écrivains embarqués dans la brutalité et l'absurdité du conflit. Le catalogue publié sous la direction de Nicolas Beaupré est une co-édition Gallimard/Historial de la Grande Guerre.



« Écrivains en guerre 14-18.
Nous sommes des machines à oublier »
Du 28 juin au 16 novembre 2016
Historial Musée de la Grande Guerre à Péronne.
Avec le soutien de



Commissariat de l'exposition :
Laurence Campa et Philippe Pigeard

Conseil scientifique de l'exposition :
Nicolas Beaupré, Laurence Campa,
Jennifer Kilgore-Caradec.

Entretien avec Laurence Campa et Philippe Pigeard

Propos recueillis par Nathalie Jungerman



Laurence Campa et Philippe Pigeard
Juin 2016 © N. Jungerman

Laurence Campa et Philippe Pigeard, vous êtes les commissaires de l'exposition « Écrivains en guerre 14-18 : Nous sommes des machines à oublier », qui aura lieu à l'Historial de la Grande Guerre, à Péronne, du 28 juin au 16 novembre 2016. Vous aviez déjà travaillé ensemble dans le cadre d'un spectacle à la Maison de la Poésie en juin 2014 intitulé No Poet's land - Figures du poète en première ligne où vous lisiez un choix de textes... Comment est née cette collaboration ?

Philippe Pigeard D'octobre 2013 à juillet 2014, j'étais en résidence de création à la Maison de la Poésie (à Paris). Mon projet, intitulé « La poésie la guerre » questionnait les figures du poète en temps de guerre et au cours de mes recherches, un livre de Laurence Campa m'a beaucoup apporté, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique* (Éditions Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XXe et XXIe siècles », 2010). Il m'a très vite paru intéressant qu'on se rencontre et en fin de résidence, j'ai invité Laurence à participer à la performance « No poet's land », où sur des structures sonores que j'avais créées, nous avons présenté au public une sélection de textes parmi nos préférés liés à la guerre de 14-18. Quelques semaines plus tard, Laurence m'a proposé de prendre en charge avec elle, le commissariat de l'exposition qui vient d'être inaugurée à l'Historial de la Grande Guerre et pour laquelle nous nous sommes mis au travail dès août 2014. Nos parcours respectifs étant très différents, il était intéressant de voir ce qui allait naître de cette collaboration.

Comment s'organise le parcours cette exposition « Écrivains en guerre 14-18 » ? Est-il chronologique, thématique ?... Quelles en sont les spécificités ?

Laurence Campa Le parcours de l'exposition est à la fois chronologique et thématique. Nous avons choisi un certain nombre de personnages que nous suivons depuis l'avant-guerre jusqu'à leur existence contemporaine. Ils sont récurrents tout au long de l'exposition. Nous tentons de voir qui ils sont avant la guerre, comment ils entrent en guerre, comment ils vivent au front, comment ils se confrontent à la question du combat, comment ils sont atteints, blessés, quels sont leurs rapports avec l'arrière, comment leur mémoire perdure et comment la mémoire des survivants prend en charge celle des morts. Ils sont tous, de près ou de loin, liés au combat. Georges Duhamel, par exemple, qui est chirurgien et ne prend pas les armes, soigne les blessés du champ de bataille. Il évolue, non sans traumatisme, dans « l'envers de la guerre ». Ils sont nombreux à tomber en cours de route, d'autres sont mutilés ou choqués... Il ne s'agit pas seulement de faire un parcours biographique mais de savoir comment l'écriture - la poésie en l'occurrence, car beaucoup sont des poètes - existe, s'exprime, résiste dans les différentes situations. L'exposition n'est pas essentiellement archivistique et surtout n'essaie pas de généraliser. Elle présente des parcours singuliers et croisés. Des dialogues ou des contrepoints s'instaurent entre les différents personnages. On peut s'attacher à l'un d'entre eux et le suivre jusqu'au bout afin de voir comment il fonctionne avec les autres. En contrechamp, des personnages secondaires viennent éclairer

Laurence Campa est professeur de littérature française à l'université de Paris Ouest Nanterre, membre du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre (Péronne, Somme), éditrice et spécialiste d'Apollinaire. Auteur de nombreux ouvrages et articles, elle s'intéresse à l'histoire littéraire du premier quart du XX^e siècle. Elle a reçu le Prix de la biographie du Point 2014 pour *Guillaume Apollinaire* publié chez Gallimard dans la collection « NRF biographies » en juin 2013. Laurence Campa a travaillé avec Philippe Pigeard au commissariat de l'exposition temporaire *Écrivains en guerre : « nous sommes des machines à oublier »*, inaugurée le 29 juin dernier à l'Historial de la Grande Guerre.

Philippe Pigeard vit à Paris. Captivé par les figures incandescentes de la littérature comme Antonin Artaud, Roger Gilbert-Lecote ou Joë Bousquet, il songe d'abord à créer une revue qui reprendrait le cours du *Grand Jeu*. Finalement, ce sera un groupe de rock qu'il va mener comme une revue. En 1995, il fonde le groupe TANGER dont il fait un territoire d'expériences où se mêlent littérature, rock'n'roll, free jazz, érotisme et cinéma. Cinq albums sont publiés entre 1997 et 2008. Il est l'auteur d'un corpus poétique inédit à ce jour, hormis quelques textes confiés aux éditions Derrière la Salle de Bains. En 2010, à l'invitation du Centre international de poésie de Marseille, il réside à Tanger où il questionne ses liens avec la ville du détroit dont le nom a pour un temps éclipsé le sien. En 2013, il publie *Je m'appelle une ville*. Producteur de musique, il se consacre notamment à la mise en son de la parole littéraire et à l'intégration des outils numériques à l'espace du poème. Depuis 2013, il mène une recherche intitulée *la poésie la guerre* et s'intéresse plus particulièrement aux poètes de la Grande Guerre. En 2014, à la Maison de la Poésie de Paris, il crée *Dans le sillage du météore désinvolte*, une mise en scène des *Lettres de guerre* de Jacques Vaché, une correspondance dont il dirige la réédition au Seuil, en 2015. En 2016, outre la création d'*Apollinaire Solstice* au musée de l'Orangerie, il est co-commissaire de l'exposition *Écrivains en guerre : « nous sommes des machines à oublier »* qui se tient à l'Historial de Péronne, du 28 juin au 16 novembre 2016.

d'une autre manière les circonstances. Je pense à Romain Rolland dans la seconde partie intitulée « Choisir ». Il n'est pas un personnage récurrent, on ne le suit pas d'un bout à l'autre, mais justement, sa position pacifiste permet d'évoquer les hommes qui ont choisi cette option-là et de mettre ainsi en lumière ceux qui se sont engagés ou ceux qui ont été mobilisés sans en avoir eu le choix... Dialogues, comparaisons et oppositions composent le principe de fonctionnement de l'exposition.

Ph.P. Nous ne voulions surtout pas faire une exposition de bibliophilie, mais concevoir le parcours comme une invitation à pénétrer l'univers mental des écrivains. À l'origine, l'Historial souhaitait que l'exposition se concentre essentiellement sur les écrivains de la bataille de la Somme puisque cette année est une date commémorative. Cependant, nous avons préféré élargir le propos considérant le projet initial trop restrictif.

L.C. À l'image de l'Historial qui offre une approche internationale de la Première Guerre mondiale, nous avons souhaité traiter des trois principaux belligérants, les Français, les Allemands et les Britanniques. Nous avons choisi treize personnages en tout : six Français ou étrangers de langue française sous l'uniforme français, trois Britanniques, et quatre Allemands. Comme il n'y a que 200 m² pour présenter cette exposition, l'espace est vite rempli et il était impossible d'être exhaustif. De toute façon, ce n'était ni souhaitable, ni notre intention. Nous ne voulions pas être dans une perspective historique qui propose un panorama. Nous avons donc trouvé une solution en sélectionnant les écrivains qui nous intéressent et qui sont passés par la Somme...

Y a-t-il des peintres ? Des dessins d'écrivains ?

L.C. Oui. Otto Dix et André Masson sont présents dans l'exposition. Non seulement parce qu'ils appartiennent au fonds de l'Historial dont nous avons pu profiter mais aussi parce qu'il était important de ne pas

présenter que des écrits. Les œuvres graphiques prennent le relais de la parole. Par rapport au combat, Otto Dix était particulièrement pertinent. Il y a également de nombreux manuscrits de poèmes, des lettres, des clichés pris par Ernst Jünger, des dessins de Jacques Vaché et de Mac Orlan...

Quant à Apollinaire ?

L.C. Ses dessins ne figurent pas dans l'exposition, ils sont en ce moment au musée de l'Orangerie (« Apollinaire, le regard du poète »). En revanche, un grand nombre de ses lettres sont exposées. Bien que le poète ne soit pas passé par la Somme, il fait partie de notre sélection car il est devenu emblématique de cette période. Il est « notre » poète de guerre français. On se l'est approprié au fil des commémorations et il tire un peu le cortège, comme il le faisait quand il était en vie !

Nous avons été attentifs à la qualité littéraire. Il fallait que l'œuvre soit forte dans la mesure du possible, et dans des genres très différents. L'exposition offre au visiteur la possibilité de s'imprégner des écrits des protagonistes. Le témoignage n'est pas ici l'essentiel de notre propos.

Ph.P. On tente aussi de montrer les diverses opérations littéraires qui ont permis qu'une œuvre existe. Nous avons pu profiter des nombreux documents de Ernst Jünger dont nous disposons. L'écrivain allemand est passé par la Somme, et il tenait chaque jour ses carnets de guerre alors qu'il était en première ligne. Comment écrire la première ligne ? C'est l'une des questions auxquelles on essaie de répondre avec cette exposition. Il est intéressant de découvrir comment l'écriture en situation de combat peut devenir une œuvre littéraire. Il y a ainsi une installation qui permet une lecture comparative entre les carnets de Jünger et *Ora-ges d'acier* (publié en 1920).



Catalogue de l'exposition *Écrivains en guerre 14-18 : « Nous sommes des machines à oublier »* Sous la direction de Nicolas Beaupré Éditions Gallimard / Historial de la Grande Guerre, 2016. 159 pages, 24 €.

Exposition et catalogue produits par l'équipe de l'Historial de la Grande Guerre :

Hervé François, directeur - Marie-Pascal Prévost-Bault, conservateur en chef - Marion Duplaix, coordinatrice de l'exposition et du catalogue - Caroline Fontaine, Centre International de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre...



Catalogue de l'exposition *Écrivains en guerre 14-18 : « Nous sommes des machines à oublier »* pages 154-155

Ernst Jünger - Fritz von Unruh - August Stramm, Wilhelm Klemm - Georges Duhamel - Joë Bousquet - Blaise Cendrars - Pierre Mac Orlan - Jacques Vaché - Guillaume Apollinaire - Isaac Rosenberg - Siegfried Sassoon - J.R.R. Tolkien - Ivor Gurney.

C'est justement une phrase de Ernst Jünger (1895-1898) qui a donné son titre à l'exposition « Wir sind reine Vergessmaschinen »... « Nous sommes des machines à oublier » ou plus exactement « de pures machines à oublier »...

Ph.P. En lisant *Le Combat comme expérience intérieure* de Jünger (1922), je suis tombé sur cette phrase qui m'est apparue tout à fait appropriée pour intituler notre exposition. Elle m'a sauté aux yeux car elle m'a semblé contenir une intention juste, un cap à tenir pour exposer les relations entre les écrivains, la littérature et la Grande Guerre. Je l'ai donc proposée à Laurence. Aussi, on la retrouve chez Henri Barbusse qui fait dire à un de ses personnages dans *Le Feu* : « On est des machines à oublier. Les hommes, c'est des choses qui pensent un peu, et qui, surtout, oublient. Voilà ce qu'on est. »

« Et si on n'écrivait pas pour mieux se souvenir mais pour mieux oublier ? » peut-on lire, Philippe Pigeard, dans votre texte publié avec Laurence Campa au début du catalogue de l'exposition...

Ph.P. Au cours de cette immersion parmi des écrivains en guerre, pour tenter de comprendre comment peut se loger une activité littéraire au sein d'une expérience combattante, j'ai aussi été amené à mettre tous ces parcours en regard de mes propres pratiques d'écriture. Or, si en effet, j'écris dans des carnets pour que ce qui a été demeure, j'écris aussi pour que ce soit fixé et pouvoir passer à autre chose, pour ne plus en être encombré. Ainsi, d'autres expériences peuvent être vécues. Ce n'est pas de l'ordre du soulagement, mais du désencombrement.

Dans les circonstances terribles de cette guerre, il y avait tant de choses vues, éprouvées, ressenties dans une journée de Jünger que sans ces inscriptions quotidiennes dans des carnets, on peut penser qu'il n'aurait probablement pas traversé le siècle comme il l'a fait.

Quant à vous, Laurence Campa, vous écrivez dans ce même texte,

« L'oubli comme étape vers le souvenir. Et l'écriture comme manière de regarder la Gorgone en face et d'appriivoiser le passé ou pour reprendre une belle formule de Hannah Arendt, de nous y accommoder. »

L.C. Je partage les propos de Philippe mais la nuance que j'apporte formule l'énoncé dans le sens inverse. Il s'agit d'appriivoiser le passé dont la présence silencieuse nous travaille malgré nous. Par conséquent, au niveau collectif, la publication d'un récit favorise une sorte de dynamisme qui donne forme au passé. Et ce processus nous offre la possibilité de laisser le passé trouver sa place afin qu'il continue à vivre sans nous. Ce qui permet aussi de réfléchir sur le rôle et la fonction de l'écrivain...

Ph.P. Tout écrivain est travaillé par la condition humaine. La littérature, dans ces circonstances si particulières, si tragiques entre parfois en résonance avec l'humanité même. On peut aussi voir les littératures de la Grande Guerre comme des tentatives d'incorporer cette tragédie au sort de l'humanité, non pas tant pour en garantir le souvenir que pour en résorber les douleurs. Et nous aider à tourner la page.

Rester poète même dans les tranchées...

Ph.P. Il y a plusieurs options possibles mais en ce qui concerne Apollinaire, il demeure poète dans ce « théâtre d'opérations », selon ses propres mots. C'est son identité profonde. Écrire, c'est aussi un moyen de survie. Il n'y a pas de stratégie. Jünger, par exemple, n'avait aucun projet de publication. Il avait une intuition, un besoin, une nécessité de consigner ce qu'il vivait, sans visée particulière.

L.C. À propos de ce que disait Philippe sur la condition humaine, pour Cendrars, il n'y a qu'un sujet : c'est l'homme. Il affirme même qu'« il n'y a qu'un sujet littéraire et c'est l'homme en train d'écrire ». C'est un point de jonction entre un univers intérieur, un mode d'exister et les conditions extérieures qui ne sont pas que de simples circonstances.

Laurence Campa

Bibliographie sélective

Monographies

- *Guillaume Apollinaire*, Gallimard, coll. « NRF biographies », 2013. Prix de la biographie du Point 2014.
- *Album Cendrars*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.
- *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Classiques Garnier, coll. « Études de Littérature des XXe et XXIe siècle », 2010.
- *Louis Kremer, D'encre, de fer et de feu : Lettres à Henry Charpentier (1914-1918)*, La Table Ronde, 2008.

Éditions scientifiques

- *Guillaume Apollinaire - Paul Guillaume, Correspondance*, présentation de L. Campa et P. Read, édition de P. Read, Gallimard, coll. « Arts et artistes », 2016
- *Maurice Genevoix, La Ferveur du souvenir*, édition établie et présentée par L. Campa, La Table Ronde, 2013.
- *Apollinaire, Correspondance avec les artistes 1903-1918*, texte établi, présenté et annoté par L. Campa et P. Read, Gallimard, coll. « Blanche », 2009.

Collaborations muséologiques

- Co-commissaire de l'exposition temporaire *Écrivains en guerre. « Nous sommes des machines à oublier »*, Historial de la Grande Guerre de Péronne, 28 juin-16 novembre 2016.

- Membre du conseil scientifique de l'exposition temporaire *Guillaume Apollinaire, le regard du poète*, Musée de l'Orangerie, 5 avril-18 juillet 2016.

- Conseillère scientifique pour la Littérature de l'exposition temporaire *1917*, au Centre Pompidou - Metz, 25 mai-25 septembre 2012.

- Commissaire de l'exposition temporaire *Apollinaire au feu*, 25 février - 15 septembre 2005, Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme). Catalogue *Apollinaire au feu*, Réunion des Musées Nationaux / Historial de la Grande Guerre, Paris, 2005.



Laurence Campa
Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique, Classiques Garnier, coll. « Études de Littérature des XXe et XXIe siècle », 2010.

Vous présentez dans l'exposition des parcours individuels, des écrivains combattants et des combattants devenus écrivains en raison de ce qu'ils vivaient au front...

L.C. Les écrivains combattants n'ont pas tous été en première ligne et les combattants écrivains ne sont pas tous restés écrivains. On pourrait presque mentionner la distinction de Barthes entre « écrivain » et « écrivant », c'est-à-dire qu'ils ne sont pas forcément des artistes. Ce qui nous intéresse au premier chef, c'est toute la dimension créatrice qui fait aussi la différence, qui fonde la diversité des textes, transcende les dénominateurs communs, comme l'évocation des bombardements...

Quelle est la forme qui marque le plus de son empreinte cette création du front ? Quel est le style ou le ton ?

Ph.P. Entre un Jünger et un Stramm, les formes sont très différentes. August Stramm (1874-1915), poète et dramaturge allemand engagé dans la Somme, à Chaulnes et à Chilly où il découvre la guerre de tranchées, invente une poésie étroitement liée aux circonstances dans lesquelles il écrit, avec une économie de mots, une langue minimale, paratactique, d'une grande modernité. Par moment, c'est presque une liste de mots, méticuleusement choisis, avec un formidable pouvoir d'évocation. Une forme qui fait parfois penser aux Haïku. Ernst Jünger, a contrario, développe ses phrases, écrit dans une langue riche en images lorsqu'il reprend son journal tenu avec assiduité et précision, pour en tirer ce récit autobiographique, *Orages d'acier*. Il est certain qu'il y a une grande diversité de tons.

L.C. Isaac Rosenberg (1890-1918) quant à lui, est ironique, sardonique. En juin 1916, il rédige le brouillon de ce qui va devenir *Break of Day in The Trenches* (*Point du jour dans les tranchées*), l'un des plus célèbres poèmes écrits par un combattant pendant la guerre qui évoque l'image d'un rat *facétieux* et d'un coquelicot

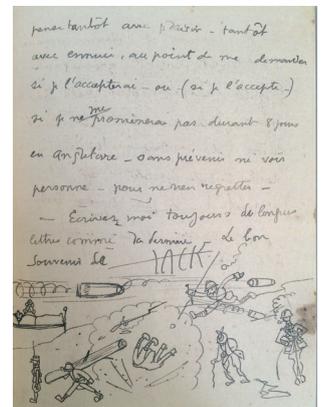
saupoudré de la poussière blanche qui recouvrira les tombes des hommes. Le ton des écrivains dépend aussi du milieu dans lequel ils évoluent. Siegfried Sassoon (1886-1967), par exemple, vient d'une grande famille riche et étudie à Cambridge. Il a donc été élevé dans une poésie géorgienne, assez classique, et il n'est pas un rénovateur de forme - alors que Stramm vient de l'expressionnisme de Berlin, il est même l'un des précurseurs du théâtre expressionniste allemand et par conséquent, il a déjà une démarche qui consiste à triturer les mots, la syntaxe, à fonctionner sur la vitesse... Stramm se retrouve dans un cadre qui le pousse à faire des recherches poétiques. On pourrait s'offusquer en se demandant si, dans un tel contexte, ces préoccupations poétiques ont vraiment lieu d'être ! Mais au contraire, comment exprimer les événements ? Et puisqu'ils sont écrivains, la question de l'expression ne se pose pas de la même manière pour eux que pour un témoin ordinaire qui tente d'écrire ce qu'il voit.

L'exposition présente de nombreux brouillons de poèmes, certains ont été publiés tout de suite, d'autres pas. C'est aussi la question de la publication que l'exposition interroge. Elle essaie de montrer comment on peut continuer à exister de manière publique. Et on s'aperçoit justement qu'il y a une énorme production, et une importante circulation. Quant à la correspondance, elle domine d'un point de vue de la pratique pendant la guerre, mais elle n'est pas le genre le plus publié à cette période. Par contre, beaucoup de récits, de témoignages, de poèmes sont édités. La poésie est très représentée parce que c'est une forme courte, facile à caser partout, mémorisable. Sa brièveté la sert. Il se trouve que pour l'exposition, nos affinités nous ont fait choisir des poètes.

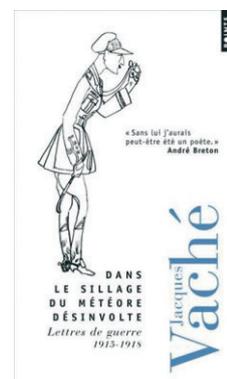
Les hommes et même la plupart des intellectuels, des poètes et artistes sont entrés en guerre avec des illusions... Certains mêmes se sont engagés volontairement dans des unités combattantes alors qu'ils auraient pu en être dispensés. Ils ont été très



Jacques Vaché (à droite) dans l'armée française.



Jacques Vaché, Lettre à Jeanne Derrien, août ou septembre 1916. (Catalogue de l'exposition p. 63)



Jacques Vaché, *Dans le sillage du météore désinvolte* Lettres de guerre 1914-1919. Édition dirigée et préfacée par Philippe Pigeard. Éditions Point, mars 2015

nombreux à mourir sur le champ de bataille ou des suites de leurs blessures...

L.C. Effectivement. Ni Apollinaire, ni Cendrars n'étaient français. D'autres qui n'avaient rien demandé ont été mobilisés. Je pense que Mac Orlan n'était pas enchanté d'aller au front, contrairement à Roland Dorgelès qui est parti avec des illusions ; mais après les avoir perdues, il a été l'un de ceux qui a le plus véhiculé a posteriori cette idée de « fleur au fusil » comme pour justifier son adhésion à la cause. Les gens étaient plutôt accablés, mais aussi résolus, parce que c'était une guerre de défense du sol. Ils se sentaient personnellement concernés. L'enthousiasme n'était le fait que d'une minorité. Par ailleurs, les gens ne pensaient pas que la guerre durerait tant de temps.

Apollinaire et Cendrars, pour revenir à nos personnages, vivaient en France depuis plusieurs années, écrivaient en langue française. Mais ils étaient menacés d'expulsion, et s'engager, c'était aussi se garantir une place en bénéficiant de la loi qui permettait la naturalisation accélérée. Sassoon, par exemple, s'est engagé volontairement alors qu'en Angleterre, il n'y avait pas eu comme en France la conscription de 1905 (*tous les hommes sont appelables pour deux ans, pour un service personnel, égal et obligatoire*). Elle ne sera effective qu'en 1916. Rosenberg, lui, s'est enrôlé pour des raisons économiques. Il venait d'une famille pauvre et n'avait plus de moyens de survie. Les hommes ont pris des décisions en fonction de leur situation. C'est pour cette raison que nous avons intitulé la deuxième partie de l'exposition « Choisir » même si ça peut paraître un peu paradoxal parce qu'effectivement, la doxa serait de dire : « ils n'ont pas eu le choix » ; ce qui n'est pas tout à fait vrai. Georges Duhamel aurait pu, lui aussi, se faire dispenser, pour d'autres raisons, mais il a voulu partir. Henri Barbusse s'est engagé volontairement pour faire la guerre à la guerre. Pierre Jean-Jouve, foncièrement pacifiste également, ami de Romain Rolland, s'est débrouillé pour être dans les services sanitaires avant de rejoindre la Suisse. On pouvait très bien être au front sans porter les armes. Une grande partie de nos écrivains présentés dans l'exposition ont donc eu la possibilité de décider. Ce n'est pas généralisable. Nous aurions pu présenter d'autres personnages pacifistes qui n'ont jamais adhéré, qui ont beaucoup souffert et qui se sont rebellés parce que non seulement ils ne supportaient pas les conditions au front mais aussi parce que leurs convictions intimes allaient à l'encontre du conflit. Charles Vildrac, un ami de Duhamel, en est un exemple.



Wheels, cycle 3, couverture illustrée par Lawrence Atkinson, «The Sky Pilot», 1918. Catalogue de l'exposition, page 38.

Quant aux femmes qui ont écrit sur la guerre ?

L.C. Les Françaises n'ont pas beaucoup écrit ou leurs écrits n'ont pas été publiés. En Angleterre, elles ont davantage produit. Il faut dire que les femmes britanniques ont toujours été en avance. *Wheels*, une revue que nous exposons et qui rassemblait divers écrits de femmes sur le conflit, était éditée par Edith Sitwell (1887-1964) et Nancy Cunard (1896-1965). Les femmes qui ont participé à la guerre occupaient le plus souvent la fonction d'infirmière mais il y a eu aussi des reporters qui pour la plupart étaient américaines ou anglaises. Nous avons été conseillés à ce sujet par Jennifer Kilgor-Caradec. Elle a publié dans le catalogue un article intitulé « Les femmes écrivent la guerre ».

Philippe Pigéard, vous avez donné une pièce pour deux voix en mai 2014 à la Maison de la Poésie, un spectacle réalisé d'après les *Lettres de guerre* de Jacques Vaché... Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser plus particulièrement à ce poète mort à 23 ans dont l'œuvre se résume à des lettres, un certain nombre de poèmes et quelques dessins ?

Ph.P. Ses lettres ont été publiées dès 1919, l'année de sa mort. Il a aussi laissé une quinzaine de textes épars dont certains sont connus depuis peu. L'intérêt que je porte à Jacques Vaché a commencé dans les années 1990 avec la lecture de sa correspondance qui a été pour moi un choc tant son écriture est contemporaine du point de vue du rythme, de la ponctuation, des images et du ton. Dans une chanson de Tanger, le groupe de rock que j'ai formé en 1997, je parlais de lui comme de l'un de mes héros préférés. Mais Jacques Vaché restait pour moi un mystère, une énigme et j'ai voulu comprendre quel jeune homme il était, au-delà de son destin tragique et de la légende qu'il incarnait. Ma résidence à la Maison de la Poésie a été l'occasion de faire une mise à jour des connaissances à son sujet et de questionner la légende « Jacques Vaché », figée par André Breton dès la fin de la guerre et colportée depuis, avec plus ou moins d'exagérations, de déformations. J'ai donc d'abord proposé un spectacle, une pièce pour deux voix et deux musiciens, à partir de mes recherches, avant de diriger la réédition des *Lettres de guerre* pour les éditions Point, publiée en mars 2015 sous le même titre que le spectacle, *Dans le sillage du météore désinvolte*.

L.C. J'ajouterais, pour corroborer ce que dit Philippe sur l'écriture de Vaché, que les voix que nous avons choisies sont actuelles, les textes

n'ont pas vieilli. L'exposition montre que ces écrivains sont nos contemporains et qu'ils étaient en pleine jeunesse.

Ph.P. Nous avons choisi de présenter les écrits qui nous émeuvent le plus et dont nous pensons qu'ils peuvent encore avoir une grande résonance aujourd'hui.

L.C. Par des moyens qui ne sont ni réalistes, ni naturalistes, les textes nous transmettent de cette guerre quelque chose de fondamental : le génie de l'événement. Pour autant, nous n'invalisons pas le témoignage mais nous affirmons que la plupart de nos personnages réussissent à nous dire quelque chose qu'on ne pourrait dire autrement. D'où l'importance de la question de la forme dont nous parlions précédemment.

Est-ce qu'il y a des éléments sonores diffusés dans l'exposition ?

Ph.P. Oui. J'ai réalisé tout un travail d'environnement sonore qui accompagne la visite du début à la fin. Ce n'est pas une partition musicale à proprement parler, mais davantage un travail de textures ; toute une grammaire sonore qui facilite la contextualisation et une immersion sensorielle. Les visiteurs peuvent aussi entendre des textes, être à l'écoute des œuvres. Nous aimerions qu'ils sortent du musée chamboulés plus qu'informés.

L.C. Il y a une part d'imaginaire dans cette exposition.

Laurence Campa, en 2008, lorsque je vous ai interviewée sur Louis Kremer et demandé quel projet vous aviez, vous m'avez répondu que vous aimeriez « continuer à faire connaître les poètes français de cette guerre dont les œuvres sont plus riches et variées qu'on ne croit et que ce serait une manière de leur rendre justice et d'honorer leur mémoire. » Est-ce que cette exposition correspond à ce projet ?

L.C. Je ne dirais pas aujourd'hui que cette exposition est une manière de leur rendre justice et d'honorer leur mémoire. Je ne renie pas ce que j'ai dit il y a 8 ans, mais les choses évoluent en fonction de ce qu'on lit, fait, de ce dont on a envie, de ce qu'on découvre ou invente. Il s'agissait à l'époque d'un poète combattant qui était une découverte, une invention au sens étymologique, et c'était intéressant de l'ajouter comme une pierre blanche, de le faire exister grâce à une démarche éditoriale. Là, c'est différent parce que la plupart des écrivains qu'on a choisis existent déjà. Et l'approche n'est pas vraiment celle d'un hommage rendu, elle est plutôt de l'ordre de l'attachement. L'attention du spectateur ou du lecteur n'est pas maintenue dans un esprit de ré-

habilitation, ni dans celui de la recherche d'une vérité. Il s'agit simplement d'un éclairage. C'est une question de construction et de ressenti qui apporte de la variété, de la richesse, des subtilités, des nuances qui sont moins présentes dans un discours généralisant.

Ph.P. La construction de l'exposition a été pensée un peu comme une série, avec des personnages récurrents, Jünger, Vaché, Bousquet... qui sont extrêmement romanesques. Ils ne sont pas des objets d'étude.

Ce genre d'exposition n'avait jamais été réalisé auparavant ?

L.C. Je ne crois pas. C'est un parti pris tout à fait singulier. La singularité est aussi la clé de tout commissariat un peu rigoureux, voire entêté !

Ph.P. Le fait que notre exposition soit plus littéraire qu'historique n'a pas été évident à faire admettre dans le cadre de l'Historial de la Grande Guerre. Il a fallu insister pour maintenir des éléments. Le simple titre, dans un lieu qui commémore, n'allait pas de soi.

Avez-vous d'autres projets l'un et l'autre ?

Ph.P. Pour moi, cette exposition va clôturer trois années de recherches et de création liées à 1914-1918. Il est probable que je continue à nourrir le corpus « La poésie la guerre » en me plongeant prochainement dans la Seconde Guerre mondiale. Il faut dire que je suis né à Cherbourg et que j'ai grandi au sein de la géographie mémorielle qui associe le Cotentin à ce fait militaire inouï qu'est le Débarquement. Enfant, je détestais la Première Guerre mondiale dont on avait si peu d'images et qui s'incarnait surtout lors d'austères défilés d'anciens combattants. C'est la littérature qui aura peu à peu changé mon regard.

Avec ce nouveau projet, je vais avoir accès à quantité d'archives sonores et visuelles contemporaines des années 39-45. Ce qui n'a pu être le cas pour la Grande Guerre, étant donné le peu de moyens techniques de l'époque. Ce n'est que plus tard, dans les années 1920 que des reconstitutions ont été créées. On y rejouait les batailles sur les territoires mêmes où elles avaient eu lieu, tel le film, *Verdun, vision d'histoire*, tourné en 1928 avec Antonin Artaud.

L.C. Je ne compte pas me focaliser non plus sur la Première Guerre mondiale, je vais élargir le champ. J'ai un projet en cours dont je ne peux rien dire pour l'instant, mais qui va bientôt voir le jour.



Jacques Vaché Portrait

Par Corinne Amar

« En littérature, je me suis successivement épris de Rimbaud, de Jarry, d'Apollinaire, de Nouveau, de Lautréamont, mais c'est à Jacques Vaché que je dois le plus », écrivait André Breton (1896-1966) en 1924.

Vingt-cinq ans plus tard, dans une lettre à Marie-Louise Vaché (la sœur), il fera à nouveau cette confidence : « Jacques Vaché est l'homme que j'ai le plus aimé ». Qui était donc ce jeune homme, exact contemporain de Breton (à un an près), retrouvé mort dans une chambre d'hôtel nantais, en 1919, à l'âge de 23 ans après une surdose d'opium, à qui tout au long de sa vie, le poète rendra cet hommage indéfectible ? « Dandy de la guerre », pour l'un, « météore désinvolte », pour l'autre, écrivain, dessinateur, lecteur précoce, pour tous, esprit dadaïste avant la lettre, et une personnalité hors du commun, Jacques Vaché, n'aura pourtant laissé de son vivant qu'une série de lettres (à André Breton, à Théodore Fraenkel, à Louis Aragon), quelques textes, quelques dessins, mais il eut une influence magnétique sur Breton et ceux qui allaient former le mouvement surréaliste, « à une époque doublement cruciale » soulignera Bertrand Lacarelle (biographe de *Jacques Vaché*, éd. Grasset & Fasquelle, 2005, p.11) « celle de la jeunesse et celle de la guerre ». Ses *Lettres de guerre, 1915-1918* révéleront beaucoup du personnage, mobilisé durant la Première Guerre mondiale, habité d'humour et de dandysme jusque dans la tragédie, qui objectait qu'il mourrait quand il le voudrait...

« Je ne pourrai jamais être soldat - Pas à cause des fatigues - Pas à cause d'ordres ou de remarques imbéciles d'un caporal quelconque. Pas à cause du froid qui vous recroqueville les doigts et vous brûle les oreilles - au matin. À cause de cette absence complète de vie personnelle, à cause de cette vie d'automate sans pensée », écrit Jacques à son cousin Robert Guibal (1915, *Lettres de guerre 1915-1918*, Points, p.35) « Et pourtant, Il sera soldat, il est roux, myope, détestant l'ennui, fou de poésie et du vêtement soigné, jusque dans les tranchées. Et toujours à son cousin : « Dear old chappy, Un petit mot d'un petit trou aux environs de Brest Soleil éblouissant sur une mer de feu qui brûle la vue. - Je pars au front dans 8 jours comme caporal. (...) (1915, p.37) »

Il naît à Lorient en 1895. Enfant, il séjourne en Indochine (Hanoï, Saïgon) où son père est officier d'artillerie navale. Une éducation sévère, un retour en France et une installation à Nantes, la naissance d'un frère, puis de deux sœurs. Il fréquente le lycée de Nantes. Avec des camarades, il rêve de poésie, s'enthousiasme pour Alfred Jarry, André Gide, les poètes maudits, crée un journal, qu'ils intitulent « En route mauvaise troupe ». Ils ont 17 ans, ils écrivent, ils dessinent, bannissent de leur monde les vieux principes et les mots usés, ne croient en rien sinon en la beauté et en la souffrance. La guerre ne manquera pas de les appeler. « Nevers, le 30 sept. 15 - Chère tante, Je reçois à l'instant ta carte et y réponds. Mes blessures sont douloureuses mais peu graves = des petits éclats dans les jambes (...) Mais ce que je ne pourrai jamais dire c'est la Chance que j'ai eue : Quand je pense que plus de trente grenades explosives ont éclaté à mes pieds - alors qu'une seule avait blessé 19 Boches sous mes yeux (...) je regrette fort d'avoir été blessé le matin d'une journée si intéressante - je ne dis pas belle - car il faut avoir vu les cadavres en tas pour savoir comment cela se passe. Mais quel coup d'œil ! des vrais tableaux de genre... le ciel classique sanglant, la nuée de corbeaux, les débris de casques... les armes broyées. (...) » (*Lettres de guerre*, p.66.)

C'est à l'hôpital de Nantes, en 1916, que Breton fait la connaissance de Jacques Vaché (1895-1919). Le premier est médecin auxiliaire, le second est convalescent, soigné pour une blessure au mollet. Breton est impressionné par l'élégance, la grâce provocatrice de Vaché, ils se lient d'amitié. De retour au front, il écrit à Breton une dizaine de lettres, le revoit, lors de permissions, en de rares occasions. Dans une série d'entretiens réalisés pour la radio par André Parinaud, André Breton avait évoqué sa rencontre avec Vaché, à l'hôpital, au début de l'année 1916, et ce dandysme splendide qu'il affichait en toutes circonstances. « (...) il m'apparut comme le seul être absolument indemne (...) Obligé de garder le lit, il s'occupait à dessiner et à peindre des séries de cartes postales pour lesquelles il inventait des légendes singulières. La mode masculine faisait presque tous les frais de son imagination. (...) Chaque matin, il passait bien une heure à disposer une ou deux photographies, de godets, quelques violettes, sur une petite table (...). Nous nous entretenions de Rimbaud qu'il détesta toujours, d'Apollinaire qu'il connaissait à peine (...) Il était avare de confidences sur sa vie passée. » (cité dans *Lettres de guerre*, p. 85-86.) S'il est une autre personne pour qui Jacques Vaché aura beaucoup compté, c'est Jeanne Derrien, sa marraine de guerre, infirmière à l'hôpital, de 1915 à 1919, qui avait remarqué ce jeune homme taciturne, solitaire, à qui elle était allée parler, avec qui elle jouait aux cartes le soir, lorsqu'il était couché, et avec qui elle échangea un certain nombre de lettres, une fois qu'il avait quitté l'hôpital et qu'il

était de retour au front. Elle était, semble t-il, tombée amoureuse du jeune homme, mais rien chez lui ne laissa deviner un quelconque sentiment amoureux - « jamais je ne l'ai embrassé, même serré la main » -, alors elle s'en accommoda... « C'était un camarade, un double. Nous étions bien ensemble, il parlait de choses et d'autres et moi aussi. C'était un pur. Il était lui », avait-elle confié, dans un entretien pour France culture, le 23 février 1992, alors âgée de 95 ans (citée dans *Lettres de guerre*, p.80). Plus loin, elle ajoutait : « Il n'était pas gai, il n'avait pas de jeunesse. Dans les lettres personnelles qu'il m'écrivait, il se plaignait des fois de sa condition. (...) Mais vous savez, il était à la recherche de la vie. Il était mécontent de lui-même, mécontent de la vie qui tournait autour de lui. À ce moment-là, André Breton était déjà intervenu dans sa vie. (...) C'est Vaché qui lui a donné l'idée à Breton de faire du surréalisme.(...) C'était une façon nouvelle d'être. Et c'est ça qu'a pris Breton et il l'a poussé. (p.81) »

En 1918, après la guerre, Vaché rentrera à Nantes, retrouvera sa famille, il oubliera de lui écrire, elle regrettera cet échange spirituel, intellectuel, cette relation exceptionnelle. Dans un chapitre de sa biographie, Bertrand Lacarelle reviendra sur cette relation, cette affection, qui les liait ; Vaché appréciait la compagnie de Jeanne, sa féminité ; elle lui envoyait des bonbons, des fleurs du papier à lettres, lui confectionna un petit ourson en peluche ; elle aimait l'intellectuel qu'il était, qui lui lisait des romans, qui viendra, à son tour, en ami, lui rendre visite lorsqu'elle sera opérée de l'appendicite, qui n'oubliait pas de lui donner régulièrement des nouvelles de la peluche en tissu (op. cité, p. 58-59)... S'attachant à reconstituer la personnalité mystérieuse, magnétique, de Jacques Vaché, Bertrand Lacarelle soulignera combien ce météore, quoique pris dans la légende, fascina par ce qu'il incarna de quintessence de l'esprit poétique, de résistance au désastre, d'espoir, de vie, bouleversant de précocité, de verve, de couleur à l'âme. À Jeanne : « - Ma grande ambition actuelle serait quelques jours au bord de la mer, simplement - du sable très blanc, une mer outremer, et un ciel éblouissant, avec, un peu loin,

les bribes d'un orchestre assoiffé des bocks ruisse-lants : car j'aime les endroits civilisés. - J'envisage, vague espoir - une permission vers juillet, vers la fin de juillet - mais d'ici là... » Il signait *Jack* (*Lettres de guerre*, 11 mai 1917 p. 143).



Lettres et extraits choisis

Jacques Vaché (1895-1919, France)

Lettres de Guerre 1915-1918

À André Breton

Le 5 juillet 1916

Cher ami,

J'ai disparu de la circulation nantaise brusquement et m'en excuse - mais M. le Ministère de la Guerre (comme ils disent) - a trouvé indispensable ma présence au front dans un délai très bref... et j'ai dû m'exécuter.

Je suis attaché en qualité d'interprète aux troupes britanniques - Situation assez acceptable en ce temps de guerre, étant traité comme officier - cheval, bagages variés et ordonnances - Je commence à sentir le Britannique (la laque, le thé et le tabac blond). Je n'ai (naturellement) personne à qui parler, pas de livres à lire et pas le temps de peindre - En somme redoutablement isolé - I say, Mr. The Interpreter - Will you... Pardon la route pour ? Have a cigar, sir ? - Train de ravitaillement, habitants, maire et billet de logement - Un obus qui affirme et de la pluie, la pluie, la pluie, pluie - de la pluie - de la pluie - deux cents camions automobiles à la file, à la file - à la file...

En total, je suis repris du redoutable ennui (voir plus haut) des choses sans aucun intérêt - Pour m'amuser - J'imagine - Les Anglais sont en réalité des Allemands, et suis au front avec eux, et pour eux - Je fume à coup sûr un peu de « touffiane », cet officier « au service de sa Majesté » va se transformer en androgyne ailé et danser la danse du vampire - en bavant du thé au lait - Et puis je vais me réveiller dans un lit connu et je vais aller décharger des bateaux - avec vous à côté de moi brandissant le bâton à électricité...

Oh ! - assez ! Et même trop - un complet noir, un pantalon à pli, des vernis corrects - Paris - étoffes rayées - pyjamas et livres non coupés - où va-t-on ce soir ?... Nostalgiques choses mortes avec l'Avant-guerre - Et puis - quoi après ? ? Nous allons rire, n'est-ce pas ?

« ... Nous irons vers la ville... »
« Votre âme est un paysage choisi... »
« Sa redingote puce avait coutume de s'alourdir aux poches... »
« Le cœur content, je suis monté... »

(...)

Je salue le peuple polonais selon les rites et je vous donne le souvenir de

Jacques Tristan Hylar

PS : Je relis ma lettre, et la trouve - en somme - incohérente - et bien mal écrite - Je m'en excuse poliment. Dont acte.

J.T.H.

À Jeanne Derrien

Le 8 septembre 1916

- Je n'ai personne à qui parler - il me semble que je suis exilé dans une contrée prodigieusement lointaine - D'ailleurs - je crois vous l'avoir déjà dit - Je suis à peu près certain de rêver ; Je vais me réveiller et puis au déjeuner je dirai :

- « Figurez-vous que j'ai rêvé la nuit dernière que la guerre était déclarée... »... etc. etc.

- Je suis même absolument certain - maintenant- oui - c'est évident n'est-ce pas ? - de rêver - Il est impossible qu'en deux ans j'ai vu tant de choses - ?-

- Des casernes - des grandes cours carrées où sonne quelque clairon - Des trains - wagons à bestiaux - poussière - des tranchées des trous, des bosses - des mouches - du bruit - des odeurs horribles des trous encore - des fils de fer - de la terre dans le cou - Une énorme chaleur qui tombe d'aplomb sur le crâne - Des nuits prodigieuses - pleines de fusées et d'étoiles, ponctuées d'éclatements divers - grouillante d'ombres suspectes et de rats familiers mangeurs de cadavres - Du bruit encore, des explosions stupéfiantes, des hurlements ignobles - un lit (un lit !) - et puis la vie de bohème - le front encore - des commandements à la prussienne...

- Quel rêve curieux - ? - n'est-ce pas ?

- Il paraît que je vais avoir une permission vers octobre - j'y pense tantôt avec plaisir - tantôt avec ennui, au point de me demander si je l'accepterai - ou (si je l'accepte -) si je ne me promènerai pas durant 8 jours en Angleterre - sans prévenir ni voir personne - pour ne rien regretter -

- Écrivez-moi toujours de longues lettres comme la dernière - Le bon souvenir de

JACK

.....



Jacques Vaché
Dans le sillage du météore désinvolte
Lettres de guerre 1915-1918
Édition dirigée et préfacée par
Philippe Pigéard
Éditions Point, mars 2015.

Ernst Jünger (1895-1998, Allemagne)

Carnets de guerre 1914-1918

28 août 1916

L'image de ce paysage est inoubliable pour celui qui l'a vu. Il y a peu, cette contrée possédait encore des prairies, des forêts et des champs de blé. Désormais, plus rien à voir, mais strictement plus rien. Littéralement pas un brin d'herbe, pas l'ombre du plus petit brin. Chaque millimètre du sol a été retourné encore et encore, les arbres sont arrachés, déchiquetés et pulvérisés comme sciure. Les maisons rasées par les obus, les pierres broyées en poussière. Les rails du chemin de fer tordus en spirales, les collines déplacées, bref, tout a été transformé en désert.

L'un des plus grands dangers de la bataille de la Somme, c'est de s'égarer. Si le détachement dévie, il est généralement perdu, tant il y a de risques de tomber dans les bras des Anglais par les multiples failles du dispositif, sans même parler des obus qui s'abattent continuellement. Et si l'on tombe entre les mains de l'ennemi, il n'y a aucune pitié à attendre. Chacun sait ici qu'il joue sa peau, et l'acharnement est terrible. A quoi bon, aussi, faire des prisonniers qu'il faudrait ensuite traîner péniblement jusqu'à l'arrière sous le tir de barrage. Et les ennemis blessés sont encore beaucoup plus encombrants.



Ernst Jünger
Carnets de guerre 1914-1918
traduit de l'allemand
par Julien Hervier,
Christian Bourgeois Éditeur, 2014.

Orages d'acier - (1920)

Il devait nous suivre toute la guerre, ce tressaillement convulsif, à chaque bruit soudain et inattendu. Qu'un train passât dans un vacarme de ferraille, qu'un livre tombât à terre, qu'un cri retentît dans le noir - toujours, le cœur s'arrêtait une seconde, comme sentant la présence d'un grand péril inconnu. Ce fut la marque de ces quatre années passées dans l'ombre de la mort. Les dangers vécus avaient bouleversé cette région obscure, située plus loin que la conscience, et si profondément que chaque accrocs dans l'ordre habituel faisait jaillir la mort à son guichet, gardienne et avant-courrière, comme dans ces horloges où elle se montre à chaque heure, au-dessus du cadran, avec son sablier et sa faux.

Le Combat comme expérience intérieure - (1922)

À nous, fils d'une époque enivrée de matière, le progrès semblait un accomplissement, la machine la clef de la similitude au divin, la lunette et le microscope les organes de la connaissance. Mais sous la coque toujours plus brillamment polie, sous les atours dont nous nous attifions comme des magiciens de foire, nous restions aussi nus et bruts que les hommes des forêts et des steppes.

Le Boqueteau 125. Chronique des combats de tranchée 1918 - (1925)

Les illusions d'optique sont ici particulièrement intenses. Le sentiment est oppressé par la vue du monde des ruines ; il essaie de compléter et de reconstruire et il emplit l'espace d'apparitions étranges. Surgissent ainsi des palais étincelants, des constructions claires et régulières, ou encore des bâtiments sombres et bas qui épient dans la solitude comme des auberges mal famées ou des moulins en ruine ; les formes fluctuent, s'enflent, s'effondrent ou se métamorphosent. Il semble que ce soit la lumière blafarde de la lune qui engendre cette musique transparente, architectonique, qui se joue douloureusement des pensées. Dans leur abandon, les lieux autrefois habités exhalent un souffle triste et fantomatique ; une plainte immense semble s'attarder au milieu des ruines.



Ernst Jünger
Journaux de guerre, Tome I, 1914-1918
Édition établie par Julien Hervier avec la collaboration de François Poncet et Pascal Mercier.
Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2008.

Ivor Gurney (1890-1937, Grande-Bretagne) Traduction Sara Montin

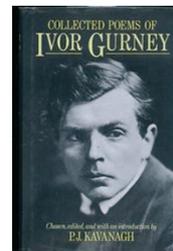
Sur la Somme - (1922)

Un battement soudain a fendu l'air immobile
Puis un autre, et la peur m'a glacé tout entier
Sur ces pentes grises où l'hiver maussade

Flottait de part et d'autre de l'ignoble chute
Du Ciel à la terre - et dans ce battement fébrile j'ai reconnu
mon cœur.

Mais je gardais espoir qu'en passant le parapet
Moi soldat, je ne faiblirais pas, mais tirerais ma force
Du courage des autres, sans mériter le nom de lâche.
On n'a pas vu le feu, mais le bruit, la peur même -
Voilà notre combat. Les hommes enduraient là de telles
Choses, pris dans les barbelés, volés en éclats.

Le courage - gardé mais à un doigt de se perdre.
La peur - tout juste réprimée. Les poètes avaient plus de
chance jadis,
Engloutis dans le combat brûlant et avec quelle splendeur.



« Sur la Somme » (« On Somme »),
écrit en 1922.
Publié in P.J. Kavanagh (éd.), *Collected
Poems of Ivor Gurney*,
Oxford University Press, 1982
(Catalogue de l'exposition, Gallimard/
Historial de la Grande Guerre, page 95).

Sites internet

Historial de la Grande Guerre
<http://www.historial.org/>

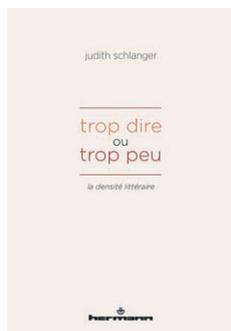
Éditions Gallimard
<http://www.gallimard.fr/>

France Culture : Laurence Campa
<http://www.franceculture.fr/personne-laurence-campa.html>

France Culture : Jacques Vaché par Philippe Pigéard
<http://www.franceculture.fr/emissions/ca-rime-quoi/jacques-vache-par-philippe-pigeard-pour-dans-le-sillage-du-meteore-desinvolté>

Judith Schlanger Trop dire ou trop peu

Par Gaëlle Obiégly



Il y a une difficulté à s'exprimer après Judith Schlanger tant est riche sa pensée. Mais, justement, se pencher sur cette difficulté permet d'exposer le propos de son ouvrage. Il porte sur la densité littéraire. Comme souvent, le discours de cette philosophe n'est pas sans effet. D'un côté, sa plénitude captive la lectrice de bout en bout. Ce qui témoigne de

la réussite de l'ouvrage. Et d'un autre côté, cette même plénitude produit une fascination. Donc une participation passive. Cela tient à l'ampleur des raisonnements, qu'on ne saurait compléter. Mais aussi à la consistance de son expression. Une expression *hot*, c'est-à-dire de haute définition. S'appuyant sur les travaux de Mac Luhan, théoricien de la communication, Judith Schlanger analyse la distinction entre *medium hot* et *medium cool*. Celle-ci est simple dans son principe. Le *medium hot* procure beaucoup de données en ayant recours à des moyens techniques riches et précis. Au contraire le *medium cool* fournit moins d'informations, et de manière pauvre. Il est maigre, il a besoin d'être complété par celui qui le reçoit. Il frustre. Le *medium cool* demande une participation plus active. Quand le *medium hot* nécessite une participation moindre, voire nulle. Parce qu'elle satisfait totalement. Disons, en simplifiant beaucoup, que plus une communication est intense, moins elle suscite l'intervention du spectateur. De l'auditeur. Ou du lecteur, dans le cas de textes, théoriques ou littéraires. Il s'agit dans cet ouvrage pour l'essentiel d'écrits littéraires. Leurs effets sont multiples. Cela dépend du phrasé. Les réactions varient selon la densité de ce qui vous est offert. Mais, en général, vous réagissez différemment selon qu'il vous est donné beaucoup ou peu. Sous cet angle, l'essai de Judith Schlanger s'intéresse au rapport de l'écrivain à son lecteur, au rapport de celui qui exprime à celui que cela affecte. Et il faut être affecté par ce que nous lisons, regardons, écoutons. Plutôt qu'indifférent.

La rhétorique est le laboratoire de l'effet. Sa stratégie consiste à communiquer de manière efficace. Elle doit tenir l'attention. En premier lieu s'en emparer puis la garder. Cela en vue d'orienter son auditoire vers telle émotion, vers telle conviction. Judith Schlanger consacre d'ailleurs une partie de son livre à la prose politique qui est toujours abondante et explicite. L'éloquence est le grand espace créateur des révolutionnaires. La dimension verbale est indissociable des actes politiques. Ce sont des lois, des rapports, des discours argumentés. Ils accompagnent l'activité politique. À cela s'ajoute, du moins à certaines périodes, l'expression faste des journaux, des tribunes, des pamphlets. En plus de cela, la Révolution française a occasionné nombre d'œuvres théâtrales. Elles sont médiocres. Mais, se demande Judith Schlanger, peut-on les soumettre au jugement de goût ? L'enjeu politique et l'enjeu esthétique ne vont pas forcément de pair. Pourtant, il y existe bien une esthétique politique. Elle est caractérisée par une explicitation redondante. La production politique relève d'une optique rhétorique. Qui vise, rappelons-le, l'adhésion.

Dans cette partie consacrée à l'éloquence, qui est le grand organe du politique, Judith Schlanger nous donne à voir par une sobre description le projet d'une sculpture de David. Elle ne sera pas réalisée. L'œuvre envisagée représentait le peuple français, comme l'exigeait la commande. Tout y était symbolique. Son matériau, pour commencer. On l'aurait faite avec les statues détruites de Notre-Dame. L'attitude aussi, symbolique. Le *Peuple* aurait porté les statues de l'égalité et de la Liberté. Son corps était marqué d'inscriptions. Tout dans cette statue devait être signifiant. Voilà un exemple de l'esthétique politique, explicite, pleine. Mais elle peut aussi être concise, du moment qu'elle dit quelque chose, qu'elle est transitive, qu'elle délivre un message. Et mieux, il faudrait qu'elle pousse à l'action. La prose concise n'est pas forcément exempte de grandiloquence. Il existe une éloquence laconique comme il existe une éloquence torrentielle. On les rencontre en particulier dans le parler politique. Dans les deux cas, elle consiste en un rapport falsifié au réel. D'une façon ou d'une autre il s'agit de façonner le langage et la réalité qu'il transporte. Cela de manière à produire un effet. Et la philosophe au fil de cet essai s'interroge sur l'effet du plus et du moins.

Dès son titre, le livre de Judith Schlanger nous informe de l'excès où la littérature se reconnaît. Par rapport à ce qui est essentiel pour communiquer, on peut considérer l'entreprise littéraire comme une anomalie. Le surplus est dans sa nature, qu'il tende vers le rien ou le tout. Tout cet essai explore les variations de la densité et ce que cela dit du « surplus essentiel » qui fonde la littérature. C'est d'elle qu'il s'agit principalement

dans le livre mais il est aussi parfois question de musique et de beaux-arts. De John Cage et de Giotto, en particulier. Ce dernier fait dériver la réflexion sur la densité littéraire vers celle de l'art. Vasari raconte une anecdote. Judith Schlanger l'exploitera tout au long de son questionnement fécond. L'anecdote est la suivante. On cherchait un peintre pour décorer Saint Pierre. On voulait le meilleur. Le pape voulait le meilleur. À l'occasion de ce recrutement, Giotto prit une feuille de papier, un crayon rouge, et il traça un cercle parfait. C'est lui qui obtint la commande. Sa compétence mais surtout sa supériorité rayonnent dans ce rond. L'artiste a transcendé la technique du métier. Une supériorité que les vulgaires ne comprendront pas. Seuls les raffinés sauront apprécier cela. L'aristocratie se plaît dans la réduction plutôt que dans le copieux. Le pur montre la maîtrise de l'art, sans chercher à exprimer le réel. Pour les œuvres de langage, prendre le monde à bras le corps, énoncer la richesse de l'être semble être l'ambition première. Mais cela passe-t-il forcément par la saturation ? La prose lacunaire a aussi son éloquence.

Le langage énonce la réalité, c'est sa nature. C'est ce qu'il fait constamment, sans pour autant produire une œuvre. L'œuvre tient aux intentions, pas au simple fait d'exprimer. Mais elle ne se réduit pas à des intentions. La perfection d'épure du trait de Giotto est une direction, de même la saturation linguistique est une tendance mais ce ne sont pas encore des œuvres. La plupart du temps la relation n'est pas simple entre les œuvres et leurs intentions délibérées. Même si elles ont été énoncées en amont de la réalisation, ce qui advient s'émancipe de ce qui a été programmé. Et donc de l'auteur. Cette vérité s'impose au moment de la lecture. Le livre est détaché de son

auteur, il devient « une présence anonyme » selon la formule de Blanchot. Il est dégagé du volontarisme. Autrement dit, l'effet de l'œuvre ne dépend pas uniquement des intentions dont on la charge. Et c'est heureux. L'objectif rhétorique est clair : il faut gagner l'attention et entraîner l'adhésion. Mais le grand art ne calcule pas ses effets. Il n'est pas didactique. Ses ressorts sont obscurs.

.....

Judith Schlanger
Trop dire ou trop peu
La densité littéraire
Éditions Hermann, 2016
160 pages, 22 €.

.....

À lire aussi :

Judith Schlanger, *Le neuf, le différent et le déjà-là*
Une exploration de l'influence. Éd. Hermann, 2014.
Article de Gaëlle Obiégly :
http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1671

Judith Schlanger, *La lectrice est mortelle*. Éd. Circe, 2013.
Article de Gaëlle Obiégly :
http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1506

Judith Schlanger, *L'humeur indocile*.
Éd. Les belles lettres, 2009.
Article de Corinne Amar :
http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1129

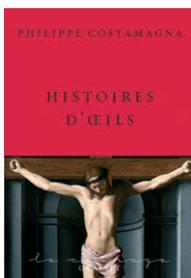
Judith Schlanger, *La mémoire des œuvres*.
Éd. Verdier Poche, 2008.
Article de Corinne Amar :
http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1025

.....

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Récits



Philippe Costamagna, Histoires d'œils.

Sans un rayon de soleil providentiel sur un tableau, Philippe Costamagna serait peut-être passé à côté d'un des événements les plus marquants de sa carrière. Alors qu'il parcourait en octobre 2005 avec un ami les salles du musée des Beaux-Arts de Nice, son regard a été attiré par l'éclat singulier des pieds d'un Christ exposé en bout de galerie. La « texture porcelainée » des ongles indiquait qu'ils avaient bien devant eux le *Christ en croix* du peintre florentin Bronzino, chef-d'œuvre exé-

cuté vers 1540 et perdu. Des découvertes comme celle-là sont exceptionnelles. Philippe Costamagna est un « œil » comme il se définit lui-même, un mélange d'enquêteur et d'historien d'art d'une grande érudition, doté d'une mémoire prodigieuse, d'une sensibilité et d'une acuité visuelle particulières qui font de lui un des rares experts internationaux sollicités par les musées, les héritiers, les collectionneurs ou les marchands d'art pour authentifier une œuvre. « Le connaisseur se doit d'entrer dans la vie des tableaux et, s'il ne voyait en eux que des images, s'il n'était pas aussi sensible, il ne pourrait pas les comprendre... » Depuis son enfance dans une famille férue de visites culturelles, jusqu'à ses années de formation à l'école du Louvre et en Italie, il raconte avec passion comment il est devenu cet « œil » spécialiste de la peinture italienne du XVI^e siècle. Reconstituant son parcours personnel dans l'histoire de la discipline, il retrace l'influence déterminante de figures parfois sulfureuses comme Bernard Berenson, Roberto Longhi ou Federico Zeri. Ces « œils » mondialement reconnus qui dans la première moitié du XX^e siècle ont su conseiller avec génie les institutions publiques et les grandes fortunes américaines (Frick, Hearst, Rockefeller) dans leurs projets de constituer de remarquables collections. Conservateur du musée des Beaux-Arts d'Ajaccio, Philippe Costamagna cherche toujours dans ses choix d'accrochage à mettre « son savoir dans l'œil des autres. » et croit fermement au rôle d'éducation et au pouvoir de cohésion sociale de la culture. « La culture d'un pays, la connaissance de l'histoire, de la littérature, mais aussi de la peinture, laquelle est beaucoup moins enseignée dans les écoles, permettent la connaissance d'un fonds commun de sentiments et d'idées qui servent de base à nos démocraties occidentales ; elles ouvrent aux autres et préserve du sectarisme. » Éd. Grasset, Le courage, 272 p. 20 €. Elisabeth Miso

Immanuel Mifsud, Je t'ai vu pleurer. Traduction du maltais Nadia Mifsud. Le soir des funérailles de son père, Immanuel Mifsud s'est replongé dans son journal intime qu'il avait découvert quelques années auparavant et dans lequel il avait consigné son quotidien de soldat à partir de 1939, au moment d'intégrer à dix-neuf ans le King's Own Malta Regiment. L'évidence s'est faite qu'il devait écrire, en écho au texte de son père, ses propres souvenirs, entremêler sa propre voix à celle de son père. Il se remémore alors les histoires de soldats, d'attaques aériennes, d'héroïsme que ce dernier lui racontait ; évoque la manière dont il s'est construit face à la vision de la virilité et de la faiblesse qu'il n'a cessé de lui renvoyer. Chaque fois qu'il le surprenait à



pleurer, il avait droit à un sermon sur les mauviettes. Et l'écrivain maltais d'inventorier toutes ses peurs d'enfant : les eaux profondes de la mer, le cimetière, le tonnerre, les sauterelles, la jambe gauche de son père blessée pendant la guerre, et surtout ce père si autoritaire. Pourtant un jour il a vu pleurer cet homme si dur, sur la tombe de sa mère. « Je t'ai touché, la peur au ventre, je t'ai pris dans mes bras : ton corps tout froissé, ton regard qui parle sans parole. » Les très belles pages consacrées à la naissance de son fils, traduisent admirablement son émotion de père, ses interrogations quant à

l'image qu'aura de lui cet enfant mais aussi l'insoutenable sentiment de perte, ce corps nouveau se substituant aux corps sans vie de ses parents. Immanuel Mifsud livre une exploration lucide de son rapport à la masculinité et à la paternité doublée d'une délicate déclaration d'amour filial. « J'aurais tellement souhaité te dire qui j'étais en réalité, mais je me suis toujours retenu. J'aurais voulu te dire que cet enfant que tu as conçu à un âge déjà avancé était d'une nature bien plus complexe que tout ce que tu aurais pu imaginer. » Éd. Gallimard, Du monde entier, 96 p., 9,50 €. Elisabeth Miso

Romans



Christos Chryssopoulos, La tentation du vide (Shunyata). Traduction du grec Anne-Laure Brisac. Le 21 mars 1951,

Williamston se réveille saisie d'effroi. Dans la nuit, dans onze demeures de cette petite ville sans histoire de la côte Ouest des États-Unis, quatorze adolescents se sont ôtés la vie. Le même jour, le révérend Brown est retrouvé mort dans son presbytère. « Une lame de fond effrénée de suicides », restée totalement inexplicable malgré les divers indices relevés par les enquêteurs. Neuf ans plus tard, on découvre un album de photographies et une lettre d'un certain Antonios Pearl adressée à Betty Carter, l'une des jeunes disparues. Preuve que les quatorze adolescents se connaissaient bien

et fréquentaient tous la ferme de Creek Valley d'Antonios Pearl. Aucun élément concret ne vient cependant élucider leur geste ou renseigner la nature de leurs relations avec ce mystérieux quinquagénaire qui a quitté la ville quelques jours avant le drame. Après une présentation clinique des faits, le récit se concentre sur une brève biographie de Betty Carter, suit les traces d'Antonios Pearl à travers les États-Unis puis se clôt sur la lettre de ce dernier, « système labyrinthique incohérent et à bien des égards autoréférentiel. » révélateur de son obsession pour la mort. Christos Chryssopoulos élabore un roman en miroirs aux allures d'intrigue policière, sans que jamais les mises en scène des suicides, le manifeste nihiliste et métaphysique de Pearl ou la singulière personnalité de Betty Carter, jeune fille fascinée depuis l'enfance par la mort, « tout entière plongée dans son univers hallucinatoire. », n'apportent une quelconque réponse. L'enjeu du livre est ailleurs, dans une subtile réflexion sur l'âme humaine, sur ses questionnements existentiels et sur la littérature. Éd. Actes Sud, 160 p., 18 €. Elisabeth Miso

Autobiographies

Laurence Nobecourt, Lorette. « Lire, écrire, c'est coudre un livre après l'autre les morceaux d'une tunique fabuleuse pour s'en aller, joyeux, vers sa propre mort. Cette laine de mots, c'est sur son propre dos que l'écrivain la tond. Son verbe est



passé par son corps (...) Il n'y a pas de littérature sans corps », écrivait, en 2009, dans *L'Usure des jours*, celle qui s'appelait encore Lorette Nobécourt. Elle signe aujourd'hui un nouvel opus intitulé *Lorette*. « Maintenant, je m'appelle Laurence. C'est mon prénom d'origine. (...) C'est lorsque je fus appelée Laurette que mon eczéma est venu. Je pourrais le jurer. Quarante-deux ans d'eczéma. C'est lorsque j'ai choisi de devenir Lorette que ma mélancolie s'est installée. Vingt-cinq ans de mélancolie. (p.12) » À la fois es-

saï autobiographique, journal, confession, poème lyrique, cri de guerre, c'est aussi une lettre vibrante à la mère, une lettre d'adieu de l'enfant souffrant qui n'est plus, une lettre d'adulte, sinon de femme à une autre femme ; c'est une volonté définitive d'en finir avec « Lorette », c'est le récit abouti d'une libération mûrement payée, d'une réflexion sur le corps et ses manifestations conscientes inconscientes ; sur l'identité - l'origine de son prénom ou comment le porter l'assumer et jusqu'où - ; sur les colères et les aveux rentrés, les maltraitances enfouies, la tentation de la folie, la proximité avec la mort... Puis, vient l'écriture, sa nécessité, pour renouer avec son être, redonner forme et sens à ce qui est, accepter d'advenir : revenir à l'origine, ne plus être du côté des esclaves mais de celui des hommes libres. En somme, se rapprocher de la langue des oiseaux où « Laurence », veut dire « l'or en soi ». Accueillir, enfin. « Qu'y a-t-il dans un nom ? » demandait William Shakespeare... Ainsi, par cet exergue, s'ouvre le livre. Éd. Grasset, (avril 2016) 112 p., 13 €. **Corinne Amar**

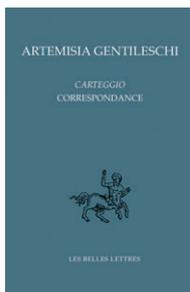
Correspondances



Erri de Luca, Paolo Sassone-Corsi, Le Cas du hasard, Escarmouches entre un écrivain et un biologiste. Traduit de l'italien par Danièle Valin. Au cours d'un dîner amical chez un couple de biologistes italiens, en Californie, Erri de Luca évoquant avec eux leurs recherches, se surprend à poser des questions « en intrus ». L'idée d'un échange de lettres, vient par la suite, aux principaux intéressés, afin d'approfondir leur conversation, rapprocher la distance entre un biologiste moléculaire et un écrivain, creuser les affinités, trouver l'espace commun, sa poésie. Qu'est-ce que le Hasard ? Comment définir l'ADN,

saisir la mécanique de l'univers ; le monde est-il constitué de causes ou seulement d'effets ? Autant de questions posées, autant de réponses suggérées ; spontanées, élaborées, et les unes et les autres, sensibles aux expériences, aux événements, aux enseignements : mesurant le quotidien - une réflexion à partir de la vision d'un chiffon passé sous un lit, sa poussière enroulée (Erri) ou une rêverie le soir après une journée de travail que d'imaginer, ailleurs, quelqu'un qu'on connaît ou pas, à un autre bout du monde se réveiller lui, pour prendre son petit déjeuner et commencer la sienna

- ; éprouvant l'existence, attentifs à l'histoire du monde, aux cycles de la nature, aux rythmes corporels... « Nous construisons des horloges qui servent à mesurer le temps, mais conceptuellement elles existent déjà dans notre corps, avec des mécanismes moléculaires qui font penser aux engrenages à crémaillère d'une pendule. Nous avons inventé les autos et les camions, qui rappellent nettement les vésicules appelées cargos servant à transporter de grandes quantités de molécules d'un point à un autre dans les cellules. (...) Et il existe bien d'autres exemples.(...) » Éd. Gallimard, « Arcades », 104 p., 9,50 €. **Corinne Amar**



Artemisia Gentileschi, Carteggio/Correspondance. Introduction, traduction et notes de Adelin Charles Fiorato. Préface, édition critique et notes de Francesco Solinas. « J'assure Votre Seigneurie Illustrissime que ce sont là des tableaux qui comportent des figures nues et des femmes, qui coûtent très cher et vous causent de grands casse-tête. Quant à vouloir faire des esquisses et à les envoyer, j'ai fait résolument le vœu de n'envoyer jamais plus d'esquisses de ma main, car j'ai été victime de fort méchants tours ; et en particulier, aujourd'hui même, je me suis trouvée

avoir fait une esquisse sur des âmes du Purgatoire pour l'évêque de Sant'Agata, et cette esquisse, pour dépenser moins, on l'a fait exécuter par un autre peintre, lequel peintre travaille à partir des fruits de mon labeur. Si j'avais été un homme, je ne sais comment cela se serait passé. » Lettre à Antonio Ruffo, 1649

Francesco Solinas, historien de l'art, de la critique d'art et de la création artistique entre le XVIe et XVIIIe siècle, est maître de conférences titulaire au Collège de France attaché à la Chaire de Littérature française moderne et contemporaine : Histoire, critique, théorie. Il mène ses recherches sur la République des Lettres, ses acteurs et leurs correspondances érudites, littéraires et artistiques.

Adelin Charles Fiorato était professeur émérite de l'université Paris III (Sorbonne Nouvelle) et membre du Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance. Outre les *Poésies/Rime* et la *Correspondance* de Michel Ange, il a participé dans la « Bibliothèque italienne » des Belles Lettres à l'édition et à la traduction des *Nouvelle* de Matteo Bandello dont deux volumes ont déjà été publiés (2008 et 2009). Adelin Charles Fiorato, que nous avons interviewé en mars 2012 (http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1390) à l'occasion de la parution de son édition de la *Correspondance* de Michel-Ange pour laquelle il avait reçu le Prix Sévigné, est décédé le 22 mars 2016. Florilettres n°133 (http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1393) Nous publierons un article sur l'édition de la *Correspondance* d'Artemisia Gentileschi (1593-1654) à la rentrée. Éd. Les Belles Lettres, 13 juin 2016, 368 p., 55 €. **N.J.**

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Expositions

Exposition « Ecrivains en guerre 14-18 : Nous sommes des machines à oublier »

Du 28 juin au 16 novembre 2016

Historial Musée de la Grande Guerre à Peronne (Somme)



Avant même l'entrée en guerre et le premier jour de bataille, des écrivains ont pris la plume pour décrire leur environnement, leur ressenti et leurs expériences.

Engagés dans le conflit et dans l'écriture, ils ont tous vécu des expériences partagées par des milliers de combattants et témoins. Mais ce sont eux, mieux que tout autre, qui ont su les dire. L'exposition propose un « parcours de guerre », reflétant les multiples étapes vécues au cours de ce conflit : prémisses de l'entrée en guerre, ressentis de chaque côté du front, vie dans les tranchées, expérience de la camaraderie mais aussi du combat, de la blessure et de la mort, retour vers l'arrière et vers le foyer, deuil et souvenir. Pour chacune de ces étapes, des textes et des objets traduisent le passage à l'acte d'écriture. La présentation de lettres manuscrites offre au visiteur un regard sur l'intimité des écrivains et le plonge au cœur de l'acte d'écriture, le courrier assurant durant ce conflit un lien essentiel entre le front et l'arrière.

Avec une orientation plus littéraire qu'historique, l'exposition transporte le visiteur dans un cadre inédit et original au cœur de la Première Guerre mondiale. A travers le regard et la voix d'écrivains qui l'ont vécue, de près ou de loin, des premières lignes à « l'arrière », de la veille du conflit aux lendemains, ou encore quand l'expérience de guerre continua à mobiliser la littérature. L'exposition évoque les parcours et les œuvres de grandes figures littéraires françaises, allemandes et anglaises, tels que Blaise Cendrars, Ernst Jünger, Guillaume Apollinaire, Wilfried Owen ou encore Joë Bousquet, Georg Trakl, Pierre Mac Orlan, Jacques Vaché, pour ne citer qu'eux. Le parcours présente une lecture chronologique, thématique et polyphonique du conflit le plus meurtrier de l'Histoire, dans une ambiance immersive, cherchant à mettre le visiteur en relation avec l'univers mental de ces hommes embarqués dans la grande tragédie de la guerre.

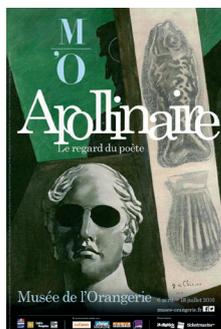
Pour illustrer les textes choisis dans le parcours d'exposition, sont présentés des objets des auteurs, des lettres autographes et des photographies d'archives. Les collections de l'Historial concernant Apollinaire et Duhamel sont particulièrement mises en valeur.

Commissaires de l'exposition : Laurence Campa et Philippe Pigeard
<http://www.historial.org>

Apollinaire, le regard du poète

Du du 6 avril au 18 juillet 2016

Musée de l'Orangerie, Paris



L'exposition Apollinaire, le regard du poète s'attache à la période où Guillaume Apollinaire a été actif comme critique d'art, essentiellement entre 1902 et 1918. Cette large quinzaine d'années, qui peut sembler réduite dans ses bornes chronologiques, va cependant concentrer un foisonnement prodigieux d'écoles, de manifestes, de tentatives et de découvertes dans le domaine des arts. La personnalité d'Apollinaire, sa sensibilité artistique, son insatiable curiosité, font de lui un témoin, un acteur et un passeur privilégié des bouleversements du début du XXe siècle. Grand découvreur de l'art de son temps, Apollinaire avait «situé une fois pour toutes la démarche d'un Matisse, d'un Derain, d'un Picasso, d'un Chirico (...) au moyen d'instruments d'arpentage mental comme on n'en avait plus vus depuis Baudelaire» déclarait Breton en 1952.

Le propos de cette exposition est de rendre l'importance qu'a pu avoir pour son époque le regard de ce poète-critique comme Baudelaire ou Mallarmé en leurs temps. Poète, critique, découvreur des arts africains, ami des artistes, Apollinaire s'est révélé un acteur



Apollinaire
Catalogue de l'exposition
Apollinaire, le regard du poète.
Collectif (notamment, Laurence Campa, professeur de littérature française, université Paris-Ouest-Nanterre et Peter Read, professeur de littérature et arts visuels à l'université du Kent).
Direction : Laurence des Cars.
Co-édition Gallimard / Musées d'Orsay et de l'Orangerie, avril 2016. 370 pages, 270 illustrations couleurs, 45 €.

« J'ai tant aimé les arts que je suis artiste. » Guillaume Apollinaire, 1916.

central de la révolution esthétique qui donna naissance à l'art moderne. Cette exposition souhaite explorer l'univers mental et esthétique d'Apollinaire à travers un parcours thématique : du Douanier Rousseau à Matisse, Picasso, Braque ou Delaunay, du cubisme à l'orphisme et au surréalisme, des sources académiques à la modernité, des arts premiers aux arts populaires. Elle mettra tout particulièrement à l'honneur les liens du poète avec Picasso dans une section dédiée... Elle trouve tout naturellement sa place au musée de l'Orangerie, aux côtés d'œuvres réunies par son ami Paul Guillaume, qu'il introduisit dans les cercles d'avant-garde et dont il devint le conseiller.

Commissaire générale
Laurence des Cars, conservateur général du patrimoine et directrice du musée de l'Orangerie

Commissaires
Claire Bernardi, conservateur du patrimoine au musée d'Orsay
Cécile Girardeau, conservateur du patrimoine au musée de l'Orangerie
Assistées de Sylphide de Daranyi, chargée d'étude documentaire au musée de l'Orangerie

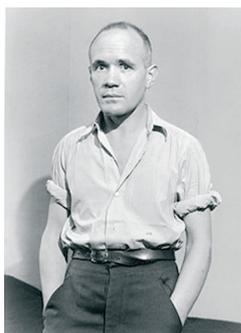
Comité scientifique
Émilie Bouvard, conservateur du patrimoine au musée national Picasso, Paris
Laurence Campa, professeur de littérature française à l'université Paris-Ouest Nanterre
Cécile Debray, conservateur du patrimoine au musée national d'art moderne, Centre Georges Pompidou
Maureen Murphy, maître de conférences à l'université Paris I-Panthéon Sorbonne
Peter Read, professeur de littérature et arts visuels à l'université du Kent

Exposition organisée par les musées d'Orsay et de l'Orangerie avec le soutien exceptionnel du Centre Pompidou, Musée national d'art moderne, du Musée national Picasso-Paris et de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Musée de l'Orangerie
Jardin des Tuileries - Place de la Concorde,
Paris 75001.
Site du Musée de l'Orangerie : <http://www.musee-orangerie.fr/>

Lire l'édition de FloriLettres n°173, Guillaume Apollinaire et Paul Guillaume, avec une interview de Peter Read, professeur de littérature et arts visuels à l'université du Kent : http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1806

Jean Genet, l'échappée belle Du 15 avril au 18 juillet 2016 MuCEM, Fort Saint-Jean



Jean Genet, Brassai (dit), Halasz Gyula, 1948
© Estate Brassai - RMN-Grand Palais. Cliché © RMN-Grand Palais / Hervé Lewandowski (Dossier de presse MuCEM)

En partenariat avec l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).
Avec le soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste.

Il y a trente ans disparaissait Jean Genet, le plus flamboyant et le plus rebelle des écrivains du XXème siècle. A ce poète de la liberté et de l'ailleurs, qui commença son œuvre en prison et l'acheva sur les rives du Jourdain, le MuCEM rend hommage par une exposition qui s'enracine dans ce territoire qu'il aimait plus que tout autre, la Méditerranée : point de fuite de l'Europe et ouverture sur l'Afrique et le Moyen-Orient. Pôle magnétique de sa trajectoire, la Méditerranée offre à Genet la chance d'une «échappée belle».

C'est l'histoire d'un homme qui, dès l'âge de treize ans, brûle de quitter l'Europe et la France. Il veut partir pour l'Égypte, l'Orient, l'Algérie, l'Afrique. « Mon enfance, dit-il, a rêvé de palmiers ». Mais il rêve trop fort, fugue, fraude, s'évade, s'engage dans l'armée et déserte, vole enfin. On l'arrête, on le ramène à Paris, on le place en maison de correction, puis en prison.

C'est un délinquant, un homme sans attache, sans père ni mère, sans domicile ni patrie, sans feu ni lieu, mais il possède une arme : la langue française.

Dans sa cellule de la Santé ou de Fresnes, avec un certificat d'études et un livre de grammaire pour tout bagage, il commence à écrire ses premiers poèmes, ses premiers romans.

Avec son enfance abandonnée, sa solitude, ses prisons, ses souvenirs d'errances misérables à travers l'Espagne et l'Europe en quête d'ailleurs, avec le désastre de sa vie, il compose l'une des œuvres littéraires les plus flamboyantes de la littérature française, retrouvant dans la poésie une patrie hors territoire : « la France, écrit-il dans Journal du voleur, est une émotion qui se poursuit d'artiste en artiste ».

Commissariat de l'exposition:

Albert Dichy, directeur littéraire de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC)
Emmanuelle Lambert, écrivain, directrice d'ouvrage du catalogue de l'exposition (coédition MuCEM-Gallimard)

Scénographie : Olivier Bedu, Struc Archi

AU FORT SAINT-JEAN - Bâtiment Georges Henri Rivière (GHR)
MuCEM
7 promenade Robert Laffont
13002 Marseille



Le catalogue de l'exposition « Jean Genet, l'échappée belle » propose de retracer la marche de Jean Genet à travers trois oeuvres inscrites dans la géographie méridionale : *Journal du voleur*, *Les Paravents* et *Un captif amoureux*, et avec elles l'Espagne des premières années, l'Algérie du théâtre et le Moyen-Orient de l'engagement politique. Au centre du livre, comme au coeur de l'exposition qui s'articulera autour d'elle, on trouve la figure d'Alberto Giacometti que Genet admirait.

Grâce à des images d'archives inédites, des photographies, des correspondances et des extraits de ses manuscrits, cet ouvrage invite à suivre Genet au coeur de l'Espagne, de l'Algérie et du Moyen-Orient.

Le catalogue réunit des textes littéraires inédits d'écrivains contemporains, parmi lesquels l'éditeur des textes posthumes de Genet et de son théâtre dans La Pléiade (Albert Dichy) et des membres du collectif Inculte (Arno Bertina, Oliver Rohe). L'ouvrage présente de nombreux documents inédits, dont des extraits du dossier de Genet aux Renseignements généraux (dérogation exceptionnelle), des extraits de son dossier de pupille de l'Assistance publique, des archives de la Justice militaire et des prisons, des manuscrits issus des archives de Gallimard, de l'IMEC et de la fondation Giacometti, et des photographies. Ce livre a été dessiné par Philippe Millot, designer indépendant et enseignant en typographie et en design graphique à l'ENSAD, Paris et à l'ANRT. Il est membre de l'Alliance graphiste internationale et a été pensionnaire de la Villa Médicis en 2009 et 2010.

Sous la direction d'Emmanuelle Lambert, co-commissaire de l'exposition, avec des textes de Philippe Artières, Patrick Autréaux, Arno Bertina, Sonia Chiambretto, Albert Dichy, Emmanuel Pinto et Oliver Rohe.
Coédition MuCEM / Gallimard 16,5 x 24 cm, 260 pages, 130 illustrations, relié 32 €.
Date de parution : 15 avril 2016

Ouvrage réalisé avec le concours de l'Imec et avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

Festivals



Le Festival de la Correspondance, Grignan, 21^{ème} édition Du 5 au 10 juillet 2016 Lettres d'exils

La 21^{ème} édition du festival de la correspondance aura lieu du 5 au 10 juillet 2016 sur le thème «lettres d'exils».

Bureau du festival
4 rue de l'hôpital, 26230 GRIGNAN
Tél. : 04 75 46 55 83
La billetterie : 04 75 53 63 21

Le programme sur le site du Festival de Grignan :

<http://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie, 15^{ème} édition Du 16 juillet au 21 août 2016



La compagnie PMVV le grain de sable organise la 15^{ème} édition des Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie qui a pour thème les Portraits en Correspondances « Je, tu, ils... portraits ».

Quatre-vingts rendez-vous dans dix-neuf villes et villages de Normandie : Trouville-sur-Mer, Houlgate, Merville-Franceville, Cabourg, Dives-sur-Mer, Villers-sur-Mer, Deauville, Honfleur, Le Havre, Mézidon-Canon, Saint-Pierre-Azif, Caen, Ouistreham, Saint-Aubin-sur-Mer, Pont-l'Évêque, Bonneville-la-Louvet, Les Authieux-sur-Calonne, Saint-André-d'Hébertot et Cerisy-la-Salle.

- 18 juillet 18h30 : Lettres sur Cézanne de Rainer Maria Rilke, lues par Marie-Christine Barrault à Mézidon-Canon, au Château de Canon
- 19 juillet à 21h00 : Maupassant et Monet, portraits au bord de l'eau concert lecture. Lettres de Baudelaire, Clémenceau, Sacha Guitry, Maupassant, Mirbeau, Monet... à Houlgate, Salle des fêtes, Mairie.
- 22 juillet à 11h00 : Léon Riesener : lettres et impressions, à Houlgate, Centre sportif de Normandie.
- 26 juillet à 18h00 : Lettres de Giverny. Monet au quotidien, lecture par Philippe Piguet à Trouville-sur-Mer, Musée Villa Montebello
- 27 juillet à 18h : Jacques-Emile Blanche, correspondance avec Jean Cocteau, André Gide, Anna de Noailles... à Deauville, au Point de Vue
- 30 juillet à 18h00 : Lettres d'Eugène Boudin lues par Philippe Müller et Vincent Vernillat à Trouville-sur-Mer (lieu à préciser)
- 12 août : Recréations postales ! Lettres de Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, George Sand, Mme de Sévigné... à Dives-sur-Mer, Les Halles
- 13 août à 18h00: Apollinaire, *Lettres à Lou*, lecture Gérard Desarthe et Natalie Dessay à Houlgate, Moulin Landry
- 13 août à 21h00 : *La Cicatrice, une famille dans la Grande Guerre*, projection et présentation du film par le réalisateur Laurent Véray, à Houlgate, Salle des fêtes, Mairie.
- 19 août : Victor Hugo et Alexandre Dumas, *une amitié capitale. Correspondances*, à Trouville-sur-Mer, Musée Villa Montebello
- du 1er juillet au 12 août : Concours d'écriture

Remise des prix le 20 août à 11h00 à Dives-sur-Mer à la Médiathèque Jacques Prévert.
<http://www.rencontresdete.fr/>

Rencontres d'Aubrac, 21^{ème} édition « Imaginaires de l'eau » Du 17 au 19 août 2016



Festival littéraire du plateau d'Aubrac réunissant à Saint Chély d'Aubrac, Conques, Aubrac des écrivains, universitaires, acteurs, musiciens...

Association À la rencontre d'écrivains.

« Les Rencontres d'Aubrac sont nées en 1993 à l'initiative de Francis Cransac, alors instituteur en Aveyron, porté par le désir d'échanger des enthousiasmes de lectures d'œuvres dont il pensait qu'on pouvait trouver de singuliers échos au cœur du plateau d'Aubrac, espace géo-poétique fort et révélateur.»

Trois lectures de correspondances avec le comédien Matthieu Dessertine, la comédienne Clara Ponsot et le pianiste Tempei Nakamura :

- le 17 août à 15h00 à Saint Chély d'Aubrac (salle des fêtes) : « Sur le Nil avec Champollion », lectures de correspondances de Champollion et de Nestor L'Hôte.
- le 17 août à 17h50 à Saint Chély d'Aubrac (salle des fêtes) : Lettres de la mer rouge et du journal d'Henri de Monfreid
- le 19 août à 20h30 à la Tour de Masse (grange cistercienne) de Saint Chély d'Aubrac : Lecture de lettres d'Arthur Rimbaud et du poème-fleuve Le Bateau ivre.

Enregistrement et diffusion des lectures sur France Culture.
<http://www.rencontres-aubrac.com>

Le Festival d'Aix-en-Provence, 68^{ème} édition Du 30 juin au 20 juillet.

Soutien à l'Académie Européenne de Musique.



Création d'un spectacle musical autour de la correspondance de Claude Debussy, mêlant ses mélodies aux fragments de son opéra inachevé La Chute de la maison Usher. Pour un pianiste, deux chanteurs et un acteur, mise en scène de Marc Lainé.

<http://www.festival-aix.com>

Colloques

Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle Du 11 au 18 août 2016

Colloque « L'Or du temps - André Breton, cinquante ans après » : cinquante ans après la célèbre décennie de Cerisy, consacrée au Surréalisme, sous la direction de Ferdinand Alquié et suivie à distance par André Breton.

Loin de dresser la chronique des manifestations ou la bibliographie des travaux qui lui ont été consacrés depuis 1966, loin de toute idée de commémoration ou d'anniversaire, et même si l'on ne peut y échapper momentanément, on cherchera à dégager les raisons et les moyens de cette notoriété persistante, tant par les idées qu'il a mises en place, la forme et l'esthétique de son expression, les déplacements théoriques et pratiques auxquels il a procédé sur la connaissance et l'art de son temps.

<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>

Prix littéraires

2ème édition du Prix « Envoyé par La Poste »

Le prix, premier de la rentrée littéraire, sera remis le 30 août 2016.

Créé en 2015, le prix « Envoyé par La Poste » est ouvert à tout éditeur (à l'exception des éditeurs à compte d'auteur) qui a décidé de publier à la rentrée de septembre un roman ou un récit écrit en langue française. Ce prix récompense un ouvrage découvert par un éditeur, sans autre recommandation que le talent de l'écrivain, et qui a été adressé à son comité de lecture par voie postale. Le lauréat reçoit 2500 euros. Son livre est recommandé auprès du public et auprès des 500 000 postiers actifs et retraités. La Fondation La Poste passe par ailleurs commande de 500 exemplaires de l'ouvrage à l'éditeur.

Imaginé par la Fondation d'entreprise La Poste et remis en septembre 2015 à Alexandre Seurat pour son premier roman *La Maladroite* (Éditions du Rouergue), ce prix a rencontré un grand succès et l'ouvrage récompensé a déjà conquis plus de 20 000 lecteurs.

Ouvrages sélectionnés en 2016 :

Mathieu Bermann, *Amours sur mesure*, Éditions P.O.L

Guy Boley, *Fils du feu*, Éditions Grasset

Sylvie Dazy, *Métamorphose d'un crabe*, Éditions Le dilettante.

Thierry Froger, *Sauve qui peut (la révolution)*, Éditions Actes Sud

Oscar Lalo, *Les contes défaits*, Éditions Belfond

Élodie Llorca, *La correction*, Éditions Rivages

Florent Oiseau, *Je vais m'y mettre*, Allary Éditions

Line Papin, *L'éveil*, Éditions Stock

http://www.fondationlaposte.org/article.php?id_article=1820





AUTEURS

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale
et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net
florilettres@laposte.net

ÉDITEUR FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale
FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17
fondation.laposte@laposte.fr



<http://www.fondationlaposte.org/>

*Bel été à tous et bonne lecture !
Le prochain numéro de Florilettres
paraîtra en septembre.*